

La violence de l'écriture

Mariangela Roselli

Number 1, Fall 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98256ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue L'Esprit libre

ISSN

2563-5425 (print)

2564-1824 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roselli, M. (2020). La violence de l'écriture. *Siggi*, (1), 48–49.

ANECDOTES DE TERRAIN

Les sociologues de terrain ont la chance d'être des observateurs et des observatrices privilégié·e·s de situations sociales qui ne se donnent pas toujours à voir. Jugées anecdotiques, elles sont le plus souvent occultées lorsque vient le temps de publier les résultats d'une recherche; et pourtant, ces expériences peuvent s'avérer pertinentes. Ces histoires peuvent être drôles ou même carrément déstabilisantes. Parfois il y a de bons coups, d'autres fois, des ratés. Néanmoins, il y a toujours des leçons à tirer de ces événements, des apprentissages sur le monde social qui nous entoure.

La violence de l'écriture

Nous sommes à Paris, en décembre 2018, dans un atelier d'écriture pour jeunes décrocheurs. Depuis trois mois, je mène une ethnographie auprès d'une quinzaine de garçons en processus de « rescolarisation », dont plusieurs sont sous contrôle judiciaire tandis que d'autres viennent d'immigrer et sont isolés. Avec un écrivain, ils tentent d'écrire un roman collectif. Ce dernier semble découragé et se demande s'il parviendra à une quelconque forme narrative, un tant soit peu suivie et cohérente.

Pendant qu'il démarre son atelier hebdomadaire en demandant aux élèves de choisir un moment du scénario et de le travailler, la professeure de lettres entre dans la salle avec une pile de devoirs corrigés. Son arrivée, et la menace que représente la distribution des copies, fait basculer immédiatement la séance, initialement calme. Au premier commentaire évaluatif de l'enseignante soulignant la médiocrité de leurs résultats, les jeunes commencent à lancer des gémissements, qui deviennent rapidement des cris de douleur et des hurlements. L'enseignante persiste à vouloir distribuer les copies, tout en faisant des commentaires, individuels cette fois-ci, au fur et à mesure qu'elle lit les noms et les notes.

MARIANGELA ROSELLI,
Toulouse

La situation bascule définitivement en théâtre de violences : les garçons se lèvent, un puis l'autre, puis le groupe entier. Ils jettent d'abord au sol stylos, trousse, calculatrices. Devant les deux adultes qui reculent, effrayés, les élèves occupent ensuite le centre de la salle et soulèvent bancs et chaises qu'ils se balancent à travers la salle ou qu'ils projettent violemment contre les murs et les fenêtres. Ils se roulent par terre comme s'ils avaient mal partout. Un vent de folie s'empare de la classe. Les adultes, sidérés, sont collés contre la porte, comme s'ils voulaient fuir. Ils sont cependant pris à leur propre piège : la porte de la salle est systématiquement verrouillée afin d'éviter les fuites et les allées et venues incessantes des élèves vers les toilettes.

Je me demande ce qui s'est passé. Il me semble que le cadre scolaire qui ne convient pas à ces jeunes les amène à y résister quotidiennement et nourrit chez eux une tension permanente. Celle-ci est relâchée par le semblant de liberté et d'encouragement à se lâcher, à s'exprimer et à être authentiques dans l'expression de leurs idées lors de l'atelier de création littéraire. De même, l'injonction narrative face à laquelle ils se trouvent, soudainement exonérée des normes et des prescriptions de l'oral et de l'écrit scolaires, emporte le peu de discipline et d'autorégulation atteint jusque-là. Mais l'étincelle qui embrase la situation est significativement donnée par l'entrée de la professeure de lettres avec des copies corrigées, lesquelles menacent, par les notes systématiquement mauvaises que ces élèves obtiennent en français écrit, de leur faire perdre la face devant la seule personne qui compte dans cet atelier d'écriture : l'écrivain. Il incarne tout à la fois le charisme du professionnel de l'écriture, la complicité horizontale et, surtout, le statut extérieur aux enjeux scolaires. Son regard est alors fondateur d'un nouveau pacte possible avec des usages informels des textes (lus et autoproduits à partir de récits oraux, réver-

sibles et malléables), central pour renverser les rapports sociaux produits par les dominations langagières, culturelles et scolaires. Mais les évaluations scolaires menacent d'infléchir ce regard neutre, ouvert, susceptible de reconnaître des compétences et des qualités à des jeunes malmenés par le système et les jugements scolaires.

Le déversement de paroles hostiles peut alors être compris comme une réaction à la condition d'élève qu'ils ne supportent plus; à 16 ans, ils sont paradoxalement prisonniers du système scolaire qu'ils avaient voulu fuir, pris dans les mailles du filet où plus ils se débattent, plus ils sont ficelés. Ainsi « vomissent »-ils cet état, en donnant libre cours aux paroles (insultes, joutes, persiflages, provocations, chansons rap improvisées décrivant leur mal-être), suivies d'un passage à l'acte contre les objets qui symbolisent l'état d'élève qui les écrase, plus qu'il ne les relève.

Face à cette situation inattendue, je suis d'abord prise par la peur; peur de ne pas pouvoir fuir, partageant d'une certaine manière la condition d'enfermement qui est celle qu'expérimentent ces jeunes tous les jours « en allant à l'école ». L'enfermement, non pas seulement comme restriction de liberté, mais comme imposition à rester dedans, en classe. J'ai ensuite la sensation de pouvoir à tout instant basculer dans la folie collective, expression et réaction à la situation de l'atelier, soudainement transformé en piège évaluatif déguisé. Finalement, j'ai le sentiment cruel de faire une sociologie impuissante à déconstruire jusqu'au bout les mécanismes par lesquels l'institution scolaire exerce une violence symbolique indicible sur des jeunes qui, préoccupés par leur survie psychologique et matérielle, sont tout simplement indisponibles à recevoir des enseignements.